



[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

### Miroir et contre miroirs / Contemporains

Une collection, aux éditions Orizons, « Littératures », remplit son office de découvreur de talents nouveaux tout en offrant son espace à de grandes peintures françaises et internationales. Nous avons voulu inaugurer, avec « Miroir et contre miroirs / Contemporains », une suite de volumes consacrés à un *auteur de notre temps* ; l'intérêt de cette collection résiderait dans la présence directe de l'œuvre évoquée. Passant d'ouvrages critiques, voire même de fiction, aux livres qui les ont directement inspirés, le lecteur pourrait être sensible, par ces convergences chorales, aux effets spéculaires d'écritures pourtant étrangères par leur veine mais dont la littérature essentiellement, l'empathie parfois et au gré des critiques ou des romanciers, sinon des poètes, auront été la matière médullaire.

ISBN : 978-2-336-29842-9

© Orizons, Paris, 2014

Daniel Cohen

L'Écriture et la Vie

## Du même auteur

*Femmes déportées. Histoires de Résilience*, Éditions Des Femmes, Antoinette Fouque, 2006.

*Charlotte Delbo, Entre Résistance, Poésie et Théâtre, Une vie accomplie*, Éditions du Cygne, 2010.

Edith Stein, «*Le Livre aux sept sceaux*», coll. «Profils d'un classique», Éditions Orizons, 2011.

*Daniel Cohen, l'Écriture et la vie*, coll. «Miroir et contre miroirs / Contemporains», Éditions Orizons, 2014.

*Marta Hillers, Un Scandale*, coll. «Témoins», Éditions Orizons, 2014.

Françoise Maffre Castellani

Daniel Cohen  
L'Écriture et la Vie

 rizons

2014

Dans la même collection

Éric Colombo, *80 GY; Rayonnements de Daniel Cohen*, récit, coll. «Miroir et contre miroirs / Contemporains», 2014 ;

Monique Lise Cohen, *Une âme juive, Méditations autour d'Eaux dérobées de Daniel Cohen*, coll. «Miroir et contre miroirs / Contemporains», 2014.

## Avant-propos

Le lecteur qu'un hasard heureux a mis en relation avec Daniel Cohen, se voit immédiatement obligé de lire, relire et relire son œuvre monumentale *Eaux dérobées*: 1500 pages en sa dernière publication chez Orizons en 2010 (les quatre volumes qui la constituent parurent de 2000 à 2004), s'il veut essayer de pénétrer dans cette forêt, vraie Amazonie, hantée de personnages se déplaçant dans des jardins, dans des villes (Prague, Vienne, Paris, Berlin, New York, Jérusalem...), dans des pays—«La Terre et ses Lunes»—au milieu d'un jaillissement perpétuel de musique, d'arbres et de fleurs (roses, paulownias, bougainvillées, ancolies, forsythias...), sur fond d'Histoire tragique: la Seconde Guerre mondiale, la Shoah, la fin de Prague, reflet de «la» culture européenne avant son écrasement sous la botte nazie, l'Allemagne, Israël, la France, l'Espagne, l'Italie, la Pologne, la Hongrie, le Rwanda, le Cambodge...

Parmi les personnages remarquables, une foule de poètes, romanciers, peintres, musiciens, allemands au tout premier chef, et tchèques, français, japonais, africains, etc. En un mot, il faut stimuler sa mémoire et son imagination, si l'on ne veut

pas se perdre, mais cela en vaut la peine car en lisant et relisant *Eaux dérobées* on redécouvre la merveille de la littérature : qu'il s'agisse de ce récit poignant au titre étrange, *Psoas*<sup>1</sup> dans lequel Daniel Cohen rapporte l'agonie de sa mère, de l'écriture hyperbolique, théâtrale, du roman, *D'Humaines conciliations*, au titre énigmatique dont on se demande de quelles conciliations il peut s'agir, de cet autre récit qui vous saute à la gorge et retentit longtemps en vous, *Un Saharien en son dire allemand*, dont le titre intrigue par ce je ne sais quoi de suranné, ou de ce dernier récit, *Où tes traces...*, au titre interrompu, étrange lui aussi, évocation tragique de l'amour pour un homme d'une quarantaine d'années, soldé par la mort. Si bien qu'au total on ne peut qu'être ému, et admirer en même temps une écriture étincelante dans le déploiement de ses styles — où s'entrelacent classicisme et baroque, romantisme et surréalisme —, ressaisis par un écrivain de notre temps, pour qui la littérature est, non seulement occasion de critique virulente de l'actualité et du passé, mais surtout le circuit de la mémoire et des sentiments, au centre desquels la douleur, une douleur de surcroît partageable, puisque Daniel Cohen se veut, et est, résolument, fraternel. Mais qu'a-t-il donc voulu faire au long des trente ans, quarante ans de travail presque inimaginable (enquêtes, lectures par milliers), requis pour l'élaboration et la mise en page, savante et décorative, de son ouvrage, au centre duquel nous trouvons les illustrations d'Ellis A. Ware, dont la beauté défierait toute comparaison ?

Il s'est expliqué, à sa manière, en précisant le sens de l'incipit de son livre *Eaux dérobées*, inspiré du livre des *Proverbes* (IX, 17-18) : « Les eaux dérobées sont douces et le pain pris en

1. En grec, « rein », « lombe ». D'où douleurs lombaires dues à une inflammation du muscle « psoas » d'ordre infectieux, hémorragique ou tumoral. L'extension directe d'un cancer colorectal, urologique ou gynécologique est possible, quoique rarissime. Cf., sur Internet, *Les tumeurs du psoas. Cas clinique*. Mme Cohen mourut des récidives d'un cancer du sein.

Le livre parut d'abord sous le titre *Cancériade* (épuisé).

cachette délicieux. Il ne sait pas que les Ombres sont là, que ses invités sont aux profondeurs du shéol», en retournant le sens du proverbe biblique, exhortation à la sagesse, en avertissement au lecteur : « Par eaux dérobées, j'entends une jouissance : celle de l'écriture, dérobée : un long et éprouvant travail intérieur. »

Ces Ombres rassemblées au shéol pour un festin d'eaux et de pain, volés, que peuvent-elles représenter ?

Gardons-nous de répondre tout de suite. Commençons plutôt par suggérer que ce n'est pas seulement la jouissance de l'écriture qui permit à Daniel Cohen de devenir l'homme qu'il est devenu, du moins selon l'image que je me fais de lui, c'est par un tout autre travail sur lui-même qu'il est parvenu à être un témoin authentique, non seulement de la Shoah — j'insiste sur ce point même s'il n'en a pas été victime ni personne de sa famille —, mais de l'effort, réussi, pour tenir à distance la douleur et, ce faisant, se tourner vers les autres dans son travail d'éditeur, sans oublier son propre passé, mais en l'assumant dans son travail d'écrivain.

Quel passé ?

Celui, somme toute banal, d'un enfant juif, né dans une famille croyante et pratiquante, sa mère surtout, grandi sans excessives contraintes, très tôt conscient de son homosexualité et revendiquant farouchement sa liberté de penser et d'agir.

Daniel Cohen est donc né en 1950 en Algérie à Colomb-Béchar, aux confins du désert. De là peut-être son goût des espaces infinis, de l'aventure, du risque, de la découverte et de la solitude, cette solitude des grands voyageurs de l'espace et du temps, un Jean-Marie Le Clézio, par exemple.

Ses parents appartenaient à la communauté sépharade (on écrit aussi séfarade), implantée en Afrique du Nord depuis des siècles, exactement depuis la première destruction du Temple de Jérusalem au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La mémoire des persécutions endurées au cours des âges, particulièrement sous Ferdinand et Isabelle de Castille qui chassèrent les Juifs d'Espagne au XV<sup>e</sup> siècle, leur errance dans toute l'Europe jusqu'en Allemagne (qui les accueillit, d'abord, assez bien...), avait laissé des traces ineffaçables dans leur cœur. La famille, peu fortunée,



voire pauvre, vivait néanmoins heureuse avec ses trois enfants, Daniel, Andrée et Joëlle. Le petit Daniel s'épanouit dans un décor fabuleux : « Tout le temps que se déroula mon enfance, je ne me dépris jamais de la ligne mouvante, en surplomb de la place Luteau (la place des Chameaux selon une dénomination commune), sur qui le soleil posait sa masse radoucie en la poudroyant de son safre vespéral. C'est là-bas, entre le seuil en ciment qu'écrasaient deux hautes portes vermoulues, et les plis du système montagneux du haut Atlas, au bas duquel glisse et s'étale, en fleuve aréneux, le grand Erg Occidental, que ma poétique, si on me consent ce mot, a pris naissance. »<sup>2</sup> Sa poétique, certainement, et aussi son attraction / répulsion pour l'Allemagne et son amour de Prague. Mais, comment ?

Comme si souvent, par la conjonction du hasard et de la nécessité.

En effet, l'Allemagne entra dans sa vie par l'intermédiaire d'un voisin, surnommé « l'oncle », un Alsacien chassé de son pays, et qui, curieusement, bien qu'il eût souffert de l'ennemi, avait appris à le connaître et en était venu à trouver l'Allemagne digne et intéressante. « [Il] parlait de cette voix posée, et comme épargnée par le temps, avec le charme qu'eut Germaine Tillion par exemple. [...] Je crois que mon admiration du meilleur de l'Allemagne et mon intransigeance vis-à-vis de sa veulerie, de ses failles et de ses dangereuses faiblesses, viennent de lui. »<sup>3</sup>

Très vite, il dévora le plus de livres possible, disponibles à la bibliothèque de Béchar, puis, il continua avec une passion sans pareille, (surdoué, il obtint le baccalauréat à treize ans) et finalement — après quelques années en Israël, pendant lesquelles il absorba d'innombrables livres et autant de films —, à Paris où il fit ses études supérieures et rédigea une thèse sur Léopold Sédar Senghor, mais il renonça à l'enseignement et

2. *Un Sabarien en son dire allemand*, in *Eaux dérobées*, p. 658.

3. Pp. 666-667.

se décida pour l'édition. À ce moment, il vivait dans ses deux appartements successifs, pas très grands, petits même, surtout le premier, mais très beaux, débordant de livres, d'objets d'art, de tableaux, de photographies—émouvants, comme une mémoire aussi prodigieuse que blessée.

C'est donc à partir d'une rencontre que découlèrent le processus littéraire dont il parle, sa volonté de savoir, son attrait / répulsion de l'Allemagne et le voyage auquel il consentit, très tardivement, en 1998, non sans maintes hésitations.

Une autre opportunité avait déclenché son désir de connaître Prague, ainsi qu'il le raconte dans une petite scène de son enfance, aussi amusante que singulière.

Ce jour-là, en proie à un ennui mortel, il demanda à son père de lui donner quelque chose à faire: «Sur la malle il y a quelques livres. Fiche-moi la paix», grommela-t-il. Il y avait, en fait, deux livres, la Thora et un vieux dictionnaire Larousse décrivant, lettre après lettre: A, B, C etc., l'essentiel (ou peu s'en faut) de grandes villes. Il tomba sur Prague, et en rêva, lui, le petit garçon «la tête dans les nuages» comme l'appelait sa mère, «mon roi fou», son père. Voir Prague fut désormais son vœu le plus profond. De ce désir, examiné par ses parents en longs conciliabules, ils rirent d'abord mais sans s'y opposer vraiment: rien, dès lors, ne le détourna de sa volonté de se rendre, un jour, à Prague.

Il y alla en 1985, trente ans plus tard:

«Ce furent huit jours hors du temps; ce fut un bonheur d'être et de croire qu'il est des rencontres où la poésie ne se réduit pas au sens du beau et du transcendant, mais qu'elle est, dans sa substance, votre propre temps.»<sup>4</sup>. Arrêtons-nous à l'émotion qui sous-tend, nécessairement, *Psoas*, mais aussi l'ensemble d'*Eaux dérobées*, comme si l'émotion était «le» langage de la littérature.

Le mot langage étant à prendre ici au sens que Mallarmé

4. P. 664.

donnait au «vers» qui, par ses sonorités et ses rythmes, est un facteur de création, c'est-à-dire de Poésie: «Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire [...].»<sup>5</sup> Le verbe «refaire» traduit cette capacité de re-création, définissant l'acte même d'écrire.

Dans cette ligne, je rappellerai ce que disait Charlotte Delbo dans un entretien avec Claude Prévost: c'est «le langage porté par l'émotion, par le sentiment», qui fait la littérature. «S'il n'est pas chargé de ce contenu, de cette richesse, le langage n'est plus le langage. Il est verbiage.»<sup>6</sup>

Elle s'insurgeait alors contre l'idée qu'après Auschwitz, il n'y eût plus de poésie possible, plus de mots pour dire l'horreur absolue: «Il n'y a plus de mots pour le dire. Eh bien! Vous n'avez qu'à en trouver—rien ne doit échapper au langage», répondra-t-elle à la journaliste Madeleine Chapsal qui, cinq ans plus tard, l'interviewait.

Ceux qui ont lu Charlotte Delbo savent que c'était une femme fascinante et complexe: dure et fragile, impétueuse et sensible, autoritaire et tendre, inconsolable de la mort de son mari, fusillé au Mont-Valérien, qu'elle assumait pourtant, capable par-dessus tout de traverser ses vingt-sept mois de déportation, soutenue par une exigence impérieuse de dépassement de la douleur, afin de continuer à vivre envers et contre toutes les souffrances (les siennes et celles de ses compagnes), grâce à l'investissement intellectuel extraordinaire qu'elle s'imposa à son retour, non seulement pour témoigner—sans rien oublier de l'inoubliable—, mais en le transposant, en le métamorphosant, dans une écriture poétique superbe.

Ce que Daniel Cohen a réalisé, lui aussi, dans son travail d'écrivain-éditeur, comme au long de sa vie d'homme en quête de liberté et d'authenticité devant sa conscience.

5. *Crise du vers*, 1886-1892-1996, La Pléiade, p. 368.

6. *L'Express*, 11-17 mai 1970.

Aujourd'hui, ayant dépassé la soixantaine, et même si les soucis de santé ne lui manquent pas, il peut regarder à distance les tragédies qui l'ont meurtri : au-delà de tout, la mort de sa mère et la Shoah. Il peut aussi évoquer les « passeurs » dont il ne cesse de rappeler le souvenir : la comtesse Nafala von Schwartzberg, figure centrale de *D'Humaines conciliations*, Inge Pénot-Eberhardt, l'amie allemande qui l'accompagna au cours de son voyage à Berlin, et Blanche, la petite chatte lumineuse qui vécut seize ans avec lui. En 2012, il publia un conte aussi drôle que piquant où apparaît une extraordinaire chatte devenue Présidente de la République française, sous le nom de « Blanche des Oublies » !

Et il peut se dégager de ses propres entraves (en rien aliénantes), grâce à son travail d'éditeur, à la Littérature, sa passion, et à son génie de l'amitié, une amitié gratuite dont seuls sont capables les êtres libres. Et ainsi atteindre, à sa manière comme tout un chacun, ces collines naturelles et / ou éternelles, gravies par Edith Stein, que Daniel Cohen admire et aime tant.

Dans cette perspective, l'objectif du présent essai s'est voulu le plus simple possible : montrer comment Daniel Cohen, à partir de données inconciliables : l'amour et la mort (*Psoas* et *Où tes traces...*) ; presque conciliables : la haine et son dépassement (*Un Saharien en son dire allemand*), enracinées dans son expérience personnelle, nourries de sa réflexion et transcendées par l'écriture, jusqu'à la réconciliation (tout particulièrement dans *D'Humaines conciliations*), en a traversé le miroir et est ainsi parvenu, grâce à l'immensité de son travail et à son énergie, à une certaine conciliation de sa liberté avec le non-sens de la vie et de l'Histoire.



I

L'INCONCILIABLE



## *Psoas et Où tes traces...*

Que le lecteur se garde de feuilleter *Eaux dérobées*, s'il ne veut pas sombrer dans un gouffre de contradictions, de désirs et de rêves, inconciliables, parmi lesquels d'inextricables amours vouées à la mort dans le contexte historique ou personnel des personnages, tragédies pourtant transcendées par l'écriture : à ce moment, par curiosité, il renoncera à ranger ce livre énorme (dix centimètres sur deux kilos) dans sa bibliothèque.

En effet, en relisant et relisant *Eaux dérobées*, le lecteur curieux ne peut manquer de s'interroger sur la composition de l'ouvrage, éclatée en multiples fragments, à la Chateaubriand, aime dire l'auteur : où jaillissent perpétuellement des dates—au-dessus et au-dessous de la date fatidique des accords de Munich de 1938—qui, comme au jeu de ping-pong, se croisent, se renvoient l'une à l'autre, se perdent, se rejoignent à nouveau ; où se multiplient les retours en arrière et les prévisions ; où s'enchevêtrent dans un lacis complexe, lieux et personnages ; où se multiplient d'innombrables références, qui écraseraient si l'on s'en souciait longtemps, mais il ne faut pas se laisser arrêter par ce qui n'est même pas une manie



d'écrivain hypercultivé ! Daniel Cohen a trop le souci de son lecteur pour ne pas lui expliquer ses intentions, toujours à sa manière, dans son « Avant-propos » et sa table des matières, l'un et l'autre d'une extrême précision.

Dans son « Avant-propos », il souligne l'unité de son œuvre qu'il estima longtemps en deux parties, l'une mémorielle, l'autre romanesque. Puis, il a

« replacé l'ensemble sous la tutelle d'une autre logique : celle des événements qui l'ont fécondée. *D'Humaines conciliations* est un texte qui ne se comprendrait pas sans le lien charnel qui l'unit à *Psoas*; *Un Saharien en son dire allemand*, anciennement *Lettre à une amie allemande*, n'aurait aucun sens sans l'écriture dudit roman et *Où tes traces...* prend la mesure de cette unité à la lumière d'un deuil qui réactive tous les autres : ma mère dans *Psoas*, son alter ego lunaire et glacé à Prague dans *D'Humaines conciliations*, la réapparition d'un fantôme inapaisé, quand un homme, que l'on découvrira, fertilise *Où tes traces...* [...] »

L'idée de remords et de son dépassement est *mutatis mutandis* le minerai de la littérature. *Eaux dérobées* s'y annèle. [...] »

Un peu comme dans la tétralogie wagnérienne, *L'anneau du Nibelungen*, légende médiévale mettant en scène le chevalier sans peur, Siegfried, qui reprend le fameux anneau au roi des Nibelungen (les nains du monde souterrain) qui l'avait dérobé, et, par là, atteint à la perfection au terme d'aventures répétitives, qui se déroulent en cercle autour de lui. Cet autre chevalier sans peur, Daniel Cohen, a lui aussi repris à la mort le tourbillon de sa mémoire hantée et, de cette façon, il a atteint sa stature d'homme, lui, le « roi fou ».

Plus détaillée, la table des matières (allégée par mes soins), est à elle seule un monument.

UNE TERRE  
PSOAS

Glossaire pour lecteurs pressés  
Kaddish

ET SES LUNES  
PREMIÈRE LUNE  
D'HUMAINES CONCILIATIONS

LIVRE I

Conciliation et fiction  
Motifs sur canevas  
Obélisque  
De l'irréel intact au réel dévasté

LIVRE II

Les maladies du désir  
L'instable qui le fixe  
Illusions du jour ou vérités de la nuit  
Au bras et au bas des ombres

SECONDE LUNE  
UN SAHARIEN EN SON DIRE ALLEMAND

Préparer Berlin  
Aller à Berlin  
Être à Berlin  
Sur la réconciliation franco-allemande  
Le diable en France

TROISIÈME LUNE  
OÙ TES TRACES ...

La richesse des images et l'étonnement qu'elles provoquent

obligent le lecteur non «pressé» à réfléchir longtemps mais, en récompense, il a le loisir de laisser retentir en lui les métaphores et les symboles de Daniel Cohen, qui excelle à développer les plus inattendus : dans son roman baroque et surréaliste, *D'Humaines conciliations*, dans ses récits élégiaques, traversés de cris de fureur et de désespoir, *Psoas* et *Où tes traces...* (les deux récits s'emboîtant l'un dans l'autre, comme les quatre parties du volume) et, bien entendu, dans *Un Sabarien en son dire allemand*, dont la tonalité est à la fois violemment accusatrice et dépourvue de haine.

Nous commençons avec *Psoas*, auquel s'enchaînera *Où tes traces...*, «la permanence du remords» qui suivit la mort de sa mère, écrivait Daniel Cohen, ayant «fertilisé» le récit de la disparition de son ami.